

# LA REINE DE MARIGNAN

*Seb Le Rêveur*



# La Reine de Marignan

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Étoffe des Mensonges	4
Chapitre 2 : Le Protocole de la Chair	8
Chapitre 3 : La Monnaie du Secret	13
Chapitre 4 : L'Architecture du Mépris	18
Chapitre 5 : Le Spectre d'Angers	23
Chapitre 6 : Le Grand Déclassement	26
Chapitre 7 : Le Miroir de l'Hypocrisie	31
Chapitre 8 : L'Audit du Vice	35
Chapitre 9 : L'Hiver de la Courtisane	41
Chapitre 10 : L'Ultime Sacrifice	47
Chapitre 11 : Le Procès du Silence	51
Chapitre 12 : L'Exil sans Mémoire	55

# Chapitre 1

## L'Étoffe des Mensonges

L'appartement de la rue de Marignan respirait avec une régularité de métronome. Le silence y était une matière dense, à peine strié par le froissement d'une étoffe ou le cliquetis d'un briquet Dupont. Dans ce temple de l'alcôve feutrée, la parole était une dépense inutile, un luxe que l'on ne s'autorisait qu'avec parcimonie. Ses mains, ce prolongement sec de sa volonté, s'affairaient sur les épaules de la jeune femme debout devant le miroir en pied avec une rigueur d'ordonnateur de pompes funèbres.

La fille s'appelait Mireille, mais ce soir, elle serait « Geneviève ». Un prénom de la haute bourgeoisie, un prénom qui sentait le lierre des propriétés de Senlis et le cuir des bibliothèques notariales. Claude ajusta le col de la robe de soie sauvage, un modèle Dior d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir sous la lumière tamisée des appliques en cristal. Elle gérait ces corps comme des stocks de devises étrangères, les polissant jusqu'à ce qu'ils deviennent les vecteurs parfaits d'une diplomatie de l'ombre.

— Ne bouge pas, ordonna Claude. Tu es trop tendue. Les hommes sentent la peur comme les chiens sentent l'orage. Sois de l'eau, Mireille. Inodore, incolore, mais indispensable.

Pour Claude, ces filles n'étaient pas des créatures de chair ; elles étaient les archivistes des hontes nationales. Elles devaient s'insérer dans les rouages les plus sensibles de l'État pour en extraire le lubrifiant nécessaire à sa propre survie : l'information. Le parfum Mitsouko, capiteux et amer, flottait dans l'air, luttant contre l'odeur de tabac blond des Maryland. Sur la console en acajou, un téléphone à cadran en Bakélite noire trônait, massif. Il était le centre nerveux de cet empire d'alcôve.

Soudain, il sonna.

Claude décrocha avec une lenteur calculée. À l'autre bout du fil, une voix de bureaucrate, dénuée de timbre, lui apprit que le vent tournait. L'Élysée changeait de logiciel. Le nouveau locataire, Valéry Giscard d'Estaing, ne voulait plus de poussière sous les tapis d'Orient. Poniatowski remplaçait Marcellin à l'Intérieur ; les protecteurs de l'ombre s'évaporaient. Vos "cygnes" sont devenus des cibles, et vous, Claude, vous n'êtes plus qu'une scorie sur le bilan comptable de la République.

Elle reposa le combiné. Un froid irradiait sa nuque. Elle ne voyait plus dans le miroir la reine de Paris, mais l'imposture originelle : Fernande Grudet, la fille de rien née dans la boue d'Angers. Son faux certificat de résistante, sa légende de déportée à Ravensbrück qu'elle servait aux dîneurs en ville, tout cela menaçait de se déchirer comme une soie trop vieille.

Le carillon de l'entrée retentit. Ce n'était pas un client.

L'homme qui entra dans le salon quelques instants plus tard portait un costume tergal gris et des lunettes à monture d'écaille. L'inspecteur Lachaume, du Fisc, dégageait une odeur de café rance et de certitude administrative. Il représentait le bras armé de la nouvelle ère : on ne tuerait pas Madame Claude avec des menottes, mais avec des colonnes de chiffres.

— Madame Grudet, commença-t-il avec une banalité insultante. L'époque des arrangements est révolue. Nous avons examiné vos registres.

Il s'installa à la table de acajou sans y être invité, sortant des dossiers qui juraient avec le raffinement des lieux. Claude s'assit en face de lui, le dos droit, son mutisme servant de ponctuation à l'arrogance de l'intrus.

— Mes activités sont transparentes, inspecteur. Je dirige une agence de relations publiques.

— Ne jouons pas, Madame. Nous avons remonté la trace de vos comptes jusqu'à Angers. Et nous avons fouillé les registres de déportation.

Lachaume marqua une pause, savourant l'instant où le vernis craquella.

— Vous n'étiez pas à Ravensbrück. Vous n'avez jamais été cette héroïne de l'ombre. Vous n'êtes qu'une gestionnaire de passes qui a falsifié son histoire pour s'acheter une respectabilité de salon. Le nouveau pouvoir veut de la clarté, et vous êtes l'ombre même.

Claude sentit le sol se dérober. Le mensonge de la déportation était son armure la plus solide. Si cette étoffe-là se déchirait, les puissants n'auraient plus pour elle que du mépris. Les hommes qui l'avaient servie la dévoreraient pour racheter leur propre dignité.

— Vous pensez m'effacer avec des paperasses ? répliqua-t-elle, la voix redevenue un scalpel d'acier. Mais l'administration a horreur de la concurrence. Je connais l'odeur de la sueur de vos ministres. Je possède la géographie intime de leurs faiblesses.

Lachaume sourit, un mouvement de lèvres sec et sans joie.

— Vos dossiers sont des cibles, désormais. Personne ne viendra vous sauver. Le fisc est un amant qui ne pardonne pas, Madame.

Une fois l'inspecteur parti, l'appartement retomba dans un silence de sépulcre. Claude se dirigea vers son bureau Louis XV. Elle ouvrit le petit carnet à la couverture de cuir rouge. À l'intérieur, des colonnes de chiffres, des dates, des initiales. Jusqu'alors, ces noms étaient ses boucliers. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que les

témoins de son naufrage.

Elle sortit une dernière cigarette. La fumée dessinait des arabesques dans la pénombre, masquant un instant le cadre doré de sa vie. Elle ne cherchait plus l'argent, elle cherchait un levier, un point d'appui pour soulever le monde qui s'apprêtait à l'écraser. Le luxe n'était plus qu'un linceul doré.

— On ne sacrifie pas la reine sans perdre la partie, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle ferma le carnet rouge. Le chapitre de la splendeur se refermait brutalement. Celui de la survie venait de s'ouvrir. Elle était Fernande Grudet. Elle était Madame Claude. Et dans les bureaux feutrés du ministère, elle savait que l'on commençait déjà à graver son épitaphe fiscale. Elle resta immobile, silhouette glaciale dans l'obscurité, attendant que l'Histoire vienne frapper à sa porte une seconde fois. Elle n'avait aucune intention de demander pardon ; elle n'avait que l'intention de brûler le temple avant qu'ils n'en saisissent les clés.

# Chapitre 2

## Le Protocole de la Chair

L'air de l'avenue Foch, ce jour de mars 1974, avait la consistance du cristal froid. Dans le grand salon de l'hôtel particulier, les moulures dorées à la feuille semblaient emprisonner un silence lourd, étouffé par l'épaisseur des tapis d'Aubusson. Claude se tenait près de la fenêtre, silhouette noire découpée contre la lumière grise de Paris. Elle portait un tailleur Chanel d'une rigueur absolue, le tombé de la laine parfaitement vertical. Dans sa main droite, une cigarette de luxe laissait monter un fil de fumée bleue qui se perdait dans les reflets des lustres.

Elle n'était pas venue pour l'esthétique, mais pour l'inspection finale des troupes. À quelques mètres d'elle, Sylvie — rebaptisée « Diane » pour ce contrat — subissait l'examen. La jeune femme restait immobile. Claude s'approcha d'elle, le regard porté sur les détails techniques : la couture du bas de soie parfaitement droite, l'éclat discret du vernis à ongles. Elle l'avait envoyée six mois à Londres pour gommer son accent et trois semaines chez un dentiste de l'avenue de l'Opéra pour sculpter ce sourire de porcelaine. Elle lui avait même fait apprendre les cépages de la vallée de la Loire, pour qu'elle puisse tenir tête à un sommelier sans ciller.

— Marche, ordonna Claude.

Sa voix était un scalpel. Sylvie s'exécuta. Le froissement de la faille de soie était le seul son dans la pièce. Claude posa une main gantée sur son menton, l'étudiant comme une pièce d'orfèvrerie. Elle ne l'embrassa pas ; on n'embrasse pas un investissement.

— Trop d'assurance dans la hanche, trancha-t-elle. Tu n'es pas un mannequin de chez

Cardin. Tu es l'épouse d'un banquier en voyage ou la nièce d'un amiral. Tu es une promesse de repos. N'oublie jamais : le diplomate ne vient pas chercher une courtisane. Il vient chercher un secret. À toi de lui faire croire que tu en es le coffre-fort.

Le protocole s'enclencha peu après. L'ambassadeur Al-Thani fut introduit. Claude s'effaça dans l'ombre, observant l'homme au costume en vigogne dont le regard accrocha immédiatement Diane. Le contrat fut signé dans le silence des regards. La satisfaction était une émotion que Claude s'interdisait, préférant la froideur du travail accompli.

Elle quitta l'hôtel particulier sans un regard pour la jeune femme, laissant derrière elle un sillage de Mitsouko. Sa DS noire l'attendait, moteur tournant, pour la ramener rue de Marignan.

L'appartement de la rue de Marignan était le centre nerveux de l'empire. C'est ici que les destins se scellaient au bout d'un fil de téléphone à cadran. En entrant, Claude sentit immédiatement une dissonance. L'odeur n'était plus seulement celle du tabac blond. Il y avait une pointe d'humidité acide, celle des bureaux de l'administration, celle des imperméables qui ont trop traîné dans les couloirs du ministère.

Dans le vestibule, son assistante lui adressa un regard chargé d'inquiétude. Claude retira ses gants de chevreau noir, un geste lent, cérémoniel. Elle entra dans son bureau comme on entre dans une salle de conseil de guerre.

L'Inspecteur Vauquelin était assis dans l'un des fauteuils en cuir fauve. Il n'avait pas retiré son pardessus gris. Sur le bureau Louis XV, il avait posé un dossier de carton beige, une tache d'une vulgarité bureaucratique effroyable.

— Monsieur Vauquelin, dit Claude en contournant son bureau. Vous n'étiez pas attendu avant la fin du mois.

— Les temps changent, Madame, répondit Vauquelin. Sa voix était monocorde. Le calendrier politique s'accélère. À l'Élysée, on ne se contente plus de rapports verbaux. Monsieur Giscard d'Estaing aime la transparence. La France doit être une maison de verre.

Claude sentit une pointe de froid lui parcourir l'échine. La transparence était le nom poli de la purge. Depuis des années, elle fournissait à la Brigade mondaine des informations cruciales glanées sur l'oreiller par ses cygnes. En échange, le fisc fermait les yeux sur les flux financiers vertigineux de ses comptes.

— Une maison de verre finit toujours par se briser sous la première pierre, répliqua-t-elle avec une distance glaciale. Que voulez-vous ?

— Des noms. J'ai besoin de la liste complète des rendez-vous de l'avenue Foch pour les six derniers mois. Particulièrement ceux concernant la délégation du Moyen-Orient. Et j'ai besoin des fiches signalétiques de vos filles. Les vraies. Pas leurs noms de guerre.

Claude laissa échapper un rire bref.

— Vous me demandez de livrer mon fonds de commerce. Je ne suis pas une tenancière que l'on menace d'une fermeture administrative. Je suis celle qui sait quel ministre aime se faire fouetter et quel ambassadeur pleure comme un enfant dans les bras d'une fille de vingt ans. Si je parle, Vauquelin, la République vacille.

L'Inspecteur se leva lentement.

— Vous vivez dans le passé, Claude. Ou Fernande, devrais-je dire ?

Le coup porta. Le nom de Fernande Grudet, ce nom de fille de cuisine qu'elle avait

enterré sous des couches de soie, résonna comme une insulte.

— Fernande est morte dans un fossé à Angers il y a bien longtemps, dit-elle d'une voix basse. Ici, vous ne trouverez que Claude.

— Le nouveau pouvoir n'aime pas les intermédiaires. Le pacte est rompu. Soit vous collaborez, soit nous épluchons chaque voyage à Genève, chaque robe Dior payée en espèces. Nous vous détruirons par le chiffre.

Il se dirigea vers la porte, puis s'arrêta.

— L'ambassadeur de l'avenue Foch... j'espère pour vous qu'il ne parlera pas trop. Parce que nous saurons tout de même ce qu'il a dit.

Il sortit sans fermer la porte. Le courant d'air fit frissonner les rideaux de velours.

Claude resta immobile. Elle se tourna enfin vers le miroir de style Empire accroché au mur, le seul qu'elle s'autorisait à consulter vraiment. Elle y vit une femme impeccable, un masque de maîtrise absolue. Mais derrière le masque, elle sentait la terre d'Angers remonter à la surface, cette boue froide dont elle s'était extraite à force de volonté et de mépris. Elle ne serait pas Fernande. Plus jamais. Les reines ne livrent jamais leurs secrets sans brûler leur palais.

Elle décrocha le combiné du téléphone. Son geste était vif, saccadé. Elle composa un numéro de tête.

— Ici Claude, dit-elle quand on décrocha. Le protocole change. Activez le dossier Turquoise. Préparez la voiture. Si les chiffres veulent la guerre, nous allons leur donner du sang.

Elle raccrocha. Ses doigts tremblaient légèrement. Elle les serra contre son flanc. Elle

ne serait pas un outil jetable. Dehors, Paris s'enfonçait dans la nuit de 1974, une nuit où les vieux secrets commençaient à coûter plus cher que ce que le nouveau monde était prêt à payer. Seul le voyant rouge du standard téléphonique continuait de briller dans l'obscurité, comme l'œil d'un prédateur aux aguets.

# Chapitre 3

## La Monnaie du Secret

L'air de l'appartement de la rue de Marignan avait ce matin-là la consistance d'un linceul de soie. Un silence de coffre-fort régnait, à peine troublé par le bourdonnement lointain de l'avenue Montaigne. Fernande Grudet, que tout Paris nommait désormais Claude, était assise derrière son bureau en acajou, une pièce massive qui semblait ancrer sa silhouette frêle dans la réalité mouvante de la République. Elle portait un tailleur Dior d'un bleu d'encre, dont le col montait assez haut pour dissimuler la moindre hésitation de son port de tête. Sur le plateau de cuir, un cendrier en cristal de Baccarat recueillait les cendres d'une cigarette qui se consumait seule, dégageant une volute bleue qui s'enroulait autour du téléphone en bakélite noire. Ce téléphone ne sonnait pas ; il convoquait.

Devant elle, une boîte de fiches cartonnées, de couleur grise, reposait comme un engin explosif. C'était la « Monnaie du Secret ». Chaque fiche était une vie réduite à sa plus simple expression : un nom, une fonction, une préférence, un prix, et surtout, l'ombre d'une défaillance.

On frappa à la porte. Trois coups secs.

Marc-Henri de V. entra sans attendre. Il portait l'uniforme de la haute fonction publique : costume anthracite de chez Arny's et ce regard fuyant des hommes qui croient que leur titre les protège de leur propre boue. Il représentait la nouvelle garde, cette France technocratique qui s'installait à l'Élysée sous les pas de Valéry Giscard d'Estaing.

— Le Ministre est inquiet, Claude, commença-t-il sans préambule. Il ne s'assit pas.

Claude ne leva pas les yeux de sa fiche. Elle feignit d'ajuster la pointe de son stylo-plume Cartier.

— Lequel ? J'en ai sept en attente de rappel. La politique est une activité qui assoiffe.

— Vous le savez très bien. Celui qui ne peut pas se permettre que la « petite » parle. Celle que vous avez envoyée à l'Hôtel de Crillon jeudi dernier. Il veut la fiche. Il veut les notes. Il veut que le dossier disparaisse de votre boîte grise.

Claude laissa échapper un rire qui n'était qu'un souffle sec, une ponctuation de mépris. Elle leva enfin les yeux. Son regard était un scalpel.

— Vous faites erreur sur la marchandise, Marc-Henri. Je ne vends pas de souvenirs. Je loue de l'oubli. Et l'oubli a un prix que l'État ne peut plus payer en simples services de protection.

L'émissaire fit un pas en avant. L'odeur de son tabac de régie heurta le sillage de \*Mitsouko\* qui flottait autour de Claude. C'était le choc de deux mondes : le vieux cuir des réseaux gaullistes contre l'encre fraîche des rapports de la nouvelle ère.

— Le vent tourne, Claude. Le nouveau locataire du Palais ne goûte pas ces arrangements de couloir. Il veut faire le ménage. Si vous ne rendez pas le dossier, vous ne serez plus une alliée utile. Vous deviendrez un encombrement. Et on sait ce qu'on fait des encombrements dans cette ville.

Claude se leva. Elle contourna le bureau sans un bruit, le froissement de sa jupe étant le seul son dans la pièce. Elle s'arrêta devant la fenêtre, observant les toits de Paris.

— Le Ministre est un homme charmant, mais sa mémoire est sélective, dit-elle en observant son reflet dans la vitre. Il oublie que c'est grâce à cette « petite » que nous

avons appris les intentions de la délégation libyenne sur les contrats d'armement. Il oublie que mon appartement est l'antichambre la plus efficace de ses propres services de renseignement. Souvenez-vous du 14 mars 1968, rue Boulard. La jeune Geneviève avait un magnétophone Nagra dissimulé dans la doublure de son sac. Ce soir-là, il n'a pas parlé que de poésie.

Marc-Henri se raidit. Sous l'éclairage des appliques, son visage parut soudain plus vieux, la peau plus cireuse.

— Dites au Ministre, reprit-elle, que mes fiches sont ma seule assurance-vie. Si une seule disparaît, c'est tout l'édifice qui s'effondre. Et je vous garantis qu'en tombant, je ferai plus de bruit que le défilé du 14 juillet.

L'homme resta immobile, les poings serrés. Il savait qu'elle ne bluffait pas. Derrière chaque « cygne » de Claude, il y avait un enregistrement mental, une confession sur l'oreiller, une faiblesse consignée avec une précision chirurgicale. Finalement, l'instinct de conservation l'emporta. Il reprit son dossier de cuir noir sur la console.

— Vous le regretterez. On ne gagne jamais contre l'État.

— L'État n'est qu'une abstraction. Moi, je traite avec la réalité. Et la réalité, c'est que vous avez peur.

Il sortit brusquement. Claude resta à la fenêtre. En bas, dans la rue de Marignan, elle vit la silhouette d'une Citroën CX s'éloigner — le nouveau parfum du pouvoir, plus aérodynamique, plus froid. Elle savait que le pacte était rompu. L'odeur du pouvoir avait changé. Ce n'était plus l'odeur du tabac de pipe des barons du gaullisme, c'était l'odeur de l'encre des rapports de police. Elle n'était plus la confidente ; elle était la cible.

Elle retourna s'asseoir et ouvrit le tiroir secret de son bureau. Elle en sortit une fiche

vierge. D'une écriture penchée et élégante, apprise autrefois à Angers pour effacer la boue de ses origines, elle nota : \*« Menace perçue le 14 novembre. Marc-Henri de V. Réponse graduée nécessaire. »\*

Elle appuya sur le bouton de l'interphone.

— Françoise ? Faites monter Sylvie. Elle a rendez-vous avec le sous-secrétaire d'État à 15 heures. Dites-lui de porter la robe Givenchy vert émeraude. Celle qui se déboutonne par l'arrière. Et rappelez-lui de bien écouter ce qu'il dira après le deuxième verre de cognac. Surtout après.

Claude raccrocha. La gestion des archives n'était plus une simple administration du plaisir. C'était devenu une stratégie de survie. Elle allait démontrer à ces messieurs que si elle n'était qu'un outil jetable, elle était un outil capable de trancher la main qui tentait de s'en débarrasser.

La lumière d'hiver filtrait à travers les rideaux de dentelle, jetant des ombres en forme de barreaux sur le tapis d'Aubusson. Elle se leva une dernière fois pour fermer le coffre-fort dissimulé derrière une tapisserie représentant une scène de chasse. Elle tourna la combinaison avec une lenteur rituelle. \*Clic. Clic. Clic.\*

Elle retourna à sa fenêtre. Paris s'illuminait. La ville lumière, la ville des plaisirs, la ville des hontes. Elle savait désormais que les serrures les plus solides ne protègent jamais des trahisons qui viennent de l'intérieur. Elle éteignit la lampe de son bureau. Dans l'obscurité, seul restait le point rouge de sa cigarette, comme l'œil d'un prédateur tapi dans l'ombre de la rue de Marignan. Elle attendait le prochain mouvement de l'adversaire, prête à abattre sa carte maîtresse : la vérité brute, celle que personne à Paris n'était prêt à entendre.

La monnaie du secret était la seule monnaie qui ne subissait jamais de dévaluation. Elle en était la banque centrale. Une volute de fumée s'échappa de ses lèvres. La

partie commençait.

# Chapitre 4

## L'Architecture du Mépris

L'appartement de la rue de Marignan ne s'éveillait pas ; il se réactivait. Une pièce d'horlogerie complexe dont on aurait remonté le mécanisme dans le silence feutré de l'aube. À huit heures précises, la lumière grise du matin parisien filtrait à travers les rideaux de soie lourde. Claude était déjà debout. Elle ne connaissait pas la somnolence, ce luxe des consciences tranquilles. Elle habitait son corps comme une forteresse. Un geste, un calcul. Pas de faille.

Elle s'assit devant sa coiffeuse en marqueterie. Le miroir lui renvoya l'image d'une femme dont le visage était une construction de haute précision. Ses traits, autrefois marqués par la rudesse de l'Anjou, s'étaient affinés sous le scalpel de la volonté. Elle appliqua son parfum, Mitsouko de Guerlain, avec la parcimonie d'un apothicaire manipulant un poison lent. L'odeur de mousse de chêne et de pêche épicée monta, saturant l'air. Une signature. Une menace.

Sur le bureau, le téléphone à cadran attendait. Il était le centre nerveux de la République, le réceptacle des désirs inavouables de ceux qui, quelques heures plus tard, iraient siéger au Conseil des ministres. Claude décrocha l'écouteur. Le grésillement était régulier. La machine était prête. Elle fit sonner la cloche en argent. Dominique, son assistante dont la discrétion confinait à l'inexistence, franchit le seuil.

— Les nouvelles recrues ? demanda Claude sans se retourner.

— Elles sont dans le salon vert, Madame. Sans maquillage. Comme vous l'avez exigé.

Claude s'installa dans son fauteuil Louis XV, une cigarette au bout d'un fume-cigarette en ivoire. Dans le salon vert, les trois jeunes femmes l'attendaient. Elles étaient fragiles, les mains tremblantes. Claude ne voyait pas des êtres humains. Elle voyait des lignes de force, des textures de peau. Elle voyait des actifs qu'il allait falloir polir jusqu'à ce qu'ils puissent rayer le diamant de l'ego masculin. Elle se leva. S'approcha de la première. Elle lui releva le menton avec le bout de son fume-cigarette.

— Trop de chair autour des hanches. Le client de la rue de Varenne déteste la mollesse. Vous mangerez des bouillons clairs. Vous marcherez deux heures par jour avec le Code Civil sur la tête. Ici, on ne marche pas. On glisse.

Elle s'arrêta devant la troisième, Mireille. Une beauté classique, mais une hésitation au coin des lèvres. Une faille.

— Vous avez du cœur, Mireille. On le voit à la manière dont vous serrez vos mains. Le cœur est un organe encombrant. Il fausse les calculs. Il fait trembler la main quand il s'agit de demander le prix fort. Si vous voulez rester ici, transformez ce cœur en pierre précieuse : dure, froide et onéreuse.

Dominique s'approcha alors pour murmurer un avertissement : Françoise, la favorite, avait été vue au Flore. Sans sa parure. Elle riait avec le fils d'un baron du gaullisme, un jeune homme dont le nom commençait à circuler dans les rapports de la rue des Saussaies. Claude sentit une dissonance dans sa symphonie. Elle fit venir Françoise immédiatement. La jeune femme irradiait encore d'une joie stupide, insupportable.

— Ce sourire est une faute professionnelle, Françoise. On ne vient pas ici pour être consolé, on vient pour être dominé par une perfection inaccessible. Vous avez cru que vous étiez libre ? Vous êtes plus prisonnière avec lui que vous ne le serez jamais ici. L'amour ! C'est le mot que les hommes ont inventé pour obtenir des réductions sur le prix des femmes. C'est le lubrifiant de l'exploitation.

Elle la renvoya d'un geste sec, condamnant sa favorite au silence d'un rendez-vous avec l'attaché militaire de l'ambassade de Turquie. Claude savait que le vent tournait. À l'Élysée, l'ancien monde s'effritait. Valéry Giscard d'Estaing arrivait avec ses technocrates en col roulé et ses promesses de transparence. Et la transparence était l'ennemi mortel du secret.

Le téléphone sonna. C'était l'Inspecteur. Claude le devinait à l'autre bout du fil, vérifiant sa montre Lip avec une précision maniaque, un tic de cette nouvelle garde qui n'aimait plus les confidences sur l'oreiller.

— On a un problème, Claude. Le nouveau ministre veut faire le ménage. Les dossiers ne suffisent plus. Ils veulent une tête. La vôtre est en haut de la liste.

— Ma tête a vu passer trop de secrets pour finir sur un billot, Inspecteur. Rappelez à vos amis que si je tombe, j'emporte avec moi les agendas de la moitié du gouvernement. La moralité fluctue. Le scandale, lui, est éternel.

Elle raccrocha. Le silence de l'appartement lui parut soudain plus lourd. Elle devait resserrer les rangs. Elle fit remonter Mireille. La leçon de maintien devait devenir une leçon de survie.

— Redressez-vous. Vous n'êtes plus à la caisse d'un Monoprix. Vous habitez le temps désormais.

Claude saisit les omoplates de la jeune fille, les ramena vers l'arrière. Un craquement. Mireille tressaillit.

— La cambrure, c'est l'insolence. L'insolence est la seule parure que ces hommes ne peuvent pas s'offrir. Dominique va vous peindre les ongles d'un rouge sang de bœuf. Pendant ce temps, vous allez me raconter votre enfance en Anjou. Mais attention : la misère est sale, Mireille. La mélancolie, elle, est aristocratique. Ne me parlez plus de votre père qui sentait le tabac gris. Parlez-moi du brouillard sur la Loire qui vous empêchait de voir l'avenir.

Le soir même, Claude se rendit au Cercle Interallié. L'air y possédait cette densité particulière aux lieux où l'on décide du sort des hommes. Elle monta le grand escalier de marbre, portant son passé de résistante comme une décoration d'emprunt. Elle y croisa le Comte de V., une relique du Quai d'Orsay.

— On murmure que vous avez des ennuis avec la rue de Rivoli, Claude. Le fisc est une religion qui manque de mystère, n'est-ce pas ?

— Ils veulent des chiffres là où il n'y a que des ombres, Monsieur le Comte. Mais les ombres sont ma propriété.

Elle aperçut au loin un homme jeune, le regard fixe, ne buvant rien. C'était l'adjoint de l'Inspecteur. La nouvelle République. Celle qui ne fonctionnait plus aux arrangements, mais aux rapports de police. Claude sentit l'étau se resserrer. L'architecture du mépris reposait sur une séparation stricte entre le désir et l'émotion. Une fois la frontière franchie, c'était le chaos.

De retour rue de Marignan, elle convoqua Mireille une dernière fois. Elle tenait un écrin de la place Vendôme. À l'intérieur, un rang de perles monstrueuses de perfection.

— Lève la tête.

Elle passa le collier autour du cou de la jeune femme. Le contact de la nacre glacée fit tressaillir la peau de Mireille. Claude ajusta le fermoir en platine.

— Sens-tu ce poids ? C'est le poids de ton secret. Ces perles pèsent exactement le prix de ta liberté. Si tu craques, si tu redeviens humaine, ce collier deviendra une chaîne. Et il t'entraînera au fond de la Seine.

Claude observa son œuvre. Mireille ne semblait plus respirer. Elle était devenue une statue. Une monnaie d'échange. Claude se rassit à son bureau et ouvrit son carnet d'adresses en cuir de Russie. Elle nota un nom, une date, et une mention : \*Perte

sèche\*.

Elle alluma une cigarette, la fumée bleue montant vers les moulures. L'Inspecteur avait raison : les cygnes n'étaient plus à la mode. C'était l'ère des loups. Elle regarda ses mains parées de bagues. Des mains de reine. Mais même les reines finissaient parfois par être sacrifiées par ceux qu'elles avaient servis.

Elle éteignit la lumière. L'appartement retomba dans sa pénombre habituelle, un mausolée de soie où chaque objet avait un prix, et chaque femme, une date d'expiration. La guerre pour la survie de la Maison Claude ne faisait que commencer, mais dans l'air, subsistait déjà une odeur de cendres. Le mépris était sa seule protection. Elle oubliait seulement qu'un palais de glace ne fond pas par la chaleur, mais par les fissures invisibles que l'on a soi-même créées.

# Chapitre 5

## Le Spectre d'Angers

Le cadran du téléphone en bakélite noire revint à sa position initiale avec un cliquetis métallique, sec comme un coup de canne sur le trottoir. Dans le grand salon de la rue de Marignan, le silence retomba, épais, seulement troublé par le sifflement discret du vent contre les crémones dorées.

Claude ne bougea pas. Elle resta assise devant son bureau Louis XV, les mains à plat sur le cuir vert bouteille. Ses ongles, vernis d'un rouge carmin impeccable, ressemblaient à dix gouttes de sang figées sur la peau de la bête. Sous la soie d'une robe de chambre Dior, ses épaules ne tressaillèrent pas, mais elle sentit le poids de l'appel de Jean-Pierre, son contact à la Préfecture. Un dossier jaune venait de refaire surface dans les locaux de \*L'Aurore\*. Un journaliste nommé Morvan s'était mis en tête de fouiller le terreau d'Angers.

Elle ferma les yeux. L'odeur du Mitsouko, omniprésente, ne parvenait pas à étouffer une réminiscence brutale : celle de la rudesse du schiste, de l'acidité du vin d'Anjou et du bruit des sabots sur le pavé mouillé. Angers, 1930. Un monde de privations qu'elle avait cru enterré sous des couches de légende. Elle se leva pour observer son reflet. Le visage était un masque, mais en ouvrant son poudrier d'or, sa main marqua un tremblement imperceptible, une seconde de trop. Elle se reprit immédiatement. Elle n'était pas Fernande Grudet ; elle était une institution.

Elle appuya sur le bouton de l'interphone.

— Françoise, préparez la Bentley. Et appelez le général D. Dites-lui que la « petite » a besoin d'un conseil de famille.

En attendant la liaison, elle survola le journal posé sur le guéridon. Les titres hurlaient la crise du pétrole et les débats sur la loi Veil. Le monde changeait. L'ère de la transparence giscardienne arrivait, balayant le vieux gaullisme de papa où les secrets se géraient entre gentilshommes. Elle sentait que les nouveaux loups du Fisc et de l'Intérieur cherchaient un trophée.

Une heure plus tard, la Bentley s'arrêta devant le café \*Le Rouquet\*, boulevard Saint-Germain. Claude descendit, drapée dans son vison noir. Morvan l'attendait en terrasse. Il avait le teint gris de ceux qui vivent dans les archives et l'haleine chargée de tabac gris.

— Madame Claude, ou devrais-je dire Fernande ? commença-t-il sans préambule. Votre père n'était pas un notable, mais un gagne-petit. Et votre frère... il semble que ses affaires à Rennes soient bien fragiles pour un homme lié à la "Reine de Paris".

Claude s'assit, déposant son sac Hermès sur la table comme un couperet. Elle ne cilla pas devant les photos de classe jaunies qu'il étalait. Sa pensée était comptable : elle évaluait le prix de cet homme.

— Monsieur Morvan, la vérité est une marchandise comme une autre. Vous parlez de mon frère, mais avez-vous songé à votre propre situation ? Vos dettes de jeu à la rue Cadet sont rachetées. À cet instant, la police financière perquisitionne votre domicile pour une affaire de corruption que j'ai moi-même documentée.

Elle fit un signe imperceptible vers une Peugeot noire garée en double file. Deux hommes en imperméable en descendirent. Morvan blêmit, sa suffisance s'effondrant sous le poids d'une réalité qu'il n'avait pas anticipée.

— Le silence est le seul luxe que vous puissiez encore vous offrir, Pierre-Marie. Donnez-moi ce dossier. Maintenant.

Le journaliste poussa l'enveloppe vers elle, les mains tremblantes. Claude la récupéra avec une grâce chirurgicale. Elle se leva, laissant un billet de cent francs pour le thé qu'elle n'avait pas touché.

De retour rue de Marignan, le crépuscule tombait sur Paris. Claude remonta dans son sanctuaire. Elle ouvrit la fenêtre pour laisser entrer l'air frais, ignorant le cliquetis incessant des téléphones. Elle sortit les documents de l'enveloppe et les jeta dans la cheminée. Les flammes dévorèrent le certificat de naissance de Fernande, le transformant en cendres anonymes.

Elle s'assit seule à son bureau, reprenant son grand registre. Elle était redevenue la comptable des désirs de l'État. Elle avait gagné cette manche, mais le silence de l'appartement lui parut soudain plus lourd. Dans le miroir, elle vit une statue de marbre, souveraine et glacée, régnant sur un empire dont les fondations, bien que purifiées par le feu, ne reposaient plus que sur le vide. Elle reprit son stylo, le geste sec, et commença à aligner les chiffres de la soirée. La Reine de Marignan ne craignait plus la boue ; elle craignait désormais la solitude du pouvoir absolu.

# Chapitre 6

## Le Grand Déclassement

Le 19 mai 1974, à vingt heures précises, le cristal des verres de Baccarat sur la console de l'entrée parut vibrer d'une fréquence nouvelle. Dans le grand salon de la rue de Marignan, la télévision en noir et blanc crachait le verdict des urnes. Valéry Giscard d'Estaing annonçait le début d'une ère nouvelle. Claude, immobile dans son fauteuil de cuir fauve, ne regardait pas l'écran. Elle observait la fumée de sa cigarette s'enrouler autour du lustre de Murano. Le silence qui suivit l'allocution fut plus assourdissant que les rumeurs de la rue. C'était le silence des téléphones qui ne sonnent plus, celui des protecteurs qui, déjà, brûlaient leurs agendas dans les cheminées des ministères.

Le règne de la discrétion gaulliste s'achevait dans le velours. Le temps des « Messieurs » — ces ministres aux cheveux gris et aux secrets d'alcôve protégés par la Raison d'État — venait de se consumer.

Elle perçut un mouvement dans l'entrée. Ses « cygnes » commençaient à battre des ailes, pressentant l'orage. Marie-Christine descendit la première, son tailleur Chanel ajusté comme une armure. Elle tenait une valise en cuir, celle-là même que Claude lui avait offerte pour ses vingt-deux ans. Elle ne regarda pas sa patronne. Elle fuyait comme on quitte un navire dont la coque vient d'être éventrée par un iceberg administratif. Anne et Sylvie suivirent, silhouettes graciles s'évaporant par l'escalier de service, emportant avec elles leurs bijoux et leurs peurs. Le nid se vidait, laissant l'appartement à sa splendeur désormais inutile.

Claude ajusta son rang de perles et vaporisa un nuage de Mitsouko dans l'air, une ultime ligne de défense olfactive contre l'imminence du désastre.

À vingt-deux heures, le martèlement sec de bottines sur le parquet du palier annonça la fin des politesses. Claude ouvrit elle-même. Sur le palier se tenait l'Inspecteur Lavoine. Il était l'incarnation de cette modernité giscardienne : les cheveux un peu longs sur les oreilles, une veste de costume aux revers larges et un regard dépourvu de l'onctuosité habituelle des clients. Derrière lui, trois hommes portaient déjà des cartons de déménagement grossiers.

— Madame Grudet ? dit-il.

— On m'appelle Claude, Monsieur l'Inspecteur. Mais je suppose que la courtoisie n'est pas prévue dans votre mandat.

Lavoine entra sans attendre d'invitation. Il ne regarda ni les tableaux de maître, ni les tapis d'Aubusson. Il se dirigea droit vers le bureau de style Louis XV, le centre névralgique de l'empire. L'air de l'appartement, saturé de luxe, fut soudain pollué par l'odeur de papier froid et de tabac de régie qui émanait des fonctionnaires.

— Nous avons un mandat de perquisition pour fraude fiscale et proxénétisme aggravé, déclara Lavoine en ouvrant le premier tiroir. Le nouveau pouvoir veut de la transparence. Et la transparence, Madame, c'est l'absence d'ombre. Or, vous êtes l'ombre même.

Il commença à vider le contenu du secrétaire. Le bruit du papier froissé et des dossiers jetés à la va-vite résonnait comme des salves de peloton d'exécution. Claude resta debout près de la cheminée éteinte, les doigts crispés sur son briquet en or, retrouvant malgré elle la raideur de la gamine d'Angers qui avait appris très tôt que le monde ne vous fait aucun cadeau.

— Vous perdez votre temps, dit-elle d'une voix traînante. Un coup de fil au Château, et vous passerez l'été à patrouiller dans les gares de province.

Lavoine s'arrêta, tenant entre ses doigts les petits carnets noirs, les agendas à spirales où reposait la géographie du désir français.

— Le Château a changé de locataire, Madame. Et le nouveau propriétaire n'aime pas les fantômes. Vos amis sont occupés à vider leurs propres tiroirs. Personne ne décrochera.

Il feuilleta un carnet avec une lenteur sadique.

— « Monsieur Jean-Pierre... 5000 francs... demande particulière... » Il s'arrêta sur une page. Tiens, ce nom me rappelle quelqu'un qui était encore au gouvernement la semaine dernière. Le fisc ne s'intéresse pas à la morale, Madame Grudet, il s'intéresse à l'assiette fiscale. Vous avez cru que vous étiez l'égale de ceux que vous serviez. C'est l'erreur classique des intendants. Vous n'êtes qu'un outil.

L'un des policiers sortit une perceuse portative pour entamer le coffre-fort dissimulé derrière un portrait à l'huile. Le sifflement aigu de la mèche fut le signal de l'effondrement. Claude vit ses archives, ses fiches cartonnées, sa comptabilité occulte, tout son travail de cryptographe de la faiblesse humaine, s'entasser dans des boîtes de carton gris.

— Embarquez tout, ordonna Lavoine. Et préparez Madame pour le transfert. Nous l'emmenons au Quai des Orfèvres.

— Je n'ai pas besoin de manteau, répliqua-t-elle. La soie me suffit. Il fait toujours froid quand on change de monde.

La sortie fut une épreuve cinématographique. Les flashes des photographes, alertés par une fuite organisée, lacéraient l'obscurité de la rue de Marignan. Claude ne baissa pas la tête. Elle monta dans le fourgon de police avec la dignité d'une reine déchuée montant à l'échafaud, ignorant les insultes des curieux qui se pressaient déjà pour

assister à sa disgrâce.

Au Quai des Orfèvres, la déchéance devint méthodique. On l'escorta dans un bureau exigü où l'odeur du désinfectant luttait contre celle de la poussière. Sous la lumière crue d'un plafonnier, elle dut vider ses poches. On lui retira son poudrier, ses clefs, et enfin, la bague d'émeraude, son dernier rempart de puissance. Le métal contre la coupelle de faïence produisit un tintement cristallin, le glas définitif de sa splendeur.

— Vous avez régné vingt ans, dit Lavoine en s'asseyant en face d'elle. Vingt ans à tenir la République par ses secrets. Mais la République a décidé de devenir pudique. Vous êtes tombée, Claude.

— Vous ne nettoyez rien, Monsieur l'Inspecteur. Les désirs des hommes ne changent pas. Dans six mois, vos supérieurs chercheront de nouveaux numéros de téléphone. Ils chercheront la discrétion que je leur offrais. Et ils ne trouveront que des amateurs qui les trahiront.

On l'emmena vers la cellule. La porte de fer se referma avec ce son lourd qui ne ressemble à aucun autre. Claude s'assit sur la couchette étroite. On lui avait retiré ses bas de soie, sa ceinture, son identité. Elle n'était plus la Reine de Paris. Elle n'était plus Claude.

Elle s'allongea sur le matelas de crin, sentant l'odeur de la javelle qui agressait ses narines. Elle ferma les yeux et respira une dernière fois le sillage de Mitsouko qui imprégnait encore son poignet. Dans le silence de la prison, elle se rappela la boue de son enfance angevine. Le cycle était bouclé. Elle avait passé sa vie à fuir la misère par le haut, et la loi la ramenait à sa condition originelle par le bas.

Mais alors qu'elle s'enfonçait dans un sommeil sans rêves, elle esquissa un sourire imperceptible. Lavoine possédait les carnets, mais elle possédait les visages, les souffles et les aveux. Le fisc pouvait saisir ses meubles, mais personne ne pourrait

jamais perquisitionner sa mémoire. La chute était totale, la disgrâce absolue, mais elle restait la seule à connaître le prix exact de chaque conscience dans cette ville qui venait de la renier.

# Chapitre 7

## Le Miroir de l'Hypocrisie

Le bureau numéro 412 de la Préfecture de Police n'avait pas l'élégance feutrée des salons de la rue de Marignan. L'air y était rance, chargé d'une odeur de tabac gris, de cire bon marché et de papier décliné sous toutes les formes de la bureaucratie : dossiers jaunis et formulaires carbone. Claude était assise sur une chaise en bois verni, le dos parfaitement droit. Elle portait un ensemble Chanel en lainage bleu marine, un rang de perles fines et son parfum, le \*Mitsouko\* de Guerlain, qui flottait dans cette cellule administrative comme un outrage. Elle était une tache de soie dans un océan de mélinine grise.

En face d'elle, l'Inspecteur Vauquelin. Un homme au teint de parchemin, dont la cravate étroite semblait serrer une gorge qui n'avait jamais connu l'ivresse du champagne, seulement l'amertume du café de distributeur. Il feuilletait un dossier de cuir fauve : l'inventaire d'une vie découpée en colonnes de débits et de crédits.

— Vous avez une très belle montre, Madame, finit-il par dire sans lever les yeux. Une Cartier, la \*Tank\*. Un classique.

Sa voix avait le tranchant d'un satin trop tendu. Claude ne répondit pas immédiatement. Elle ajusta son gant de chevreau. Elle savait que le silence était une arme, mais ici, entre ces quatre murs nus, le silence travaillait pour l'adversaire.

— C'est un cadeau d'un ami, Inspecteur. Le temps est une denrée précieuse dans mon métier.

— Votre métier. C'est là que le bât blesse, Fernande. Oh, pardonnez-moi. Claude.

Monsieur Giscard d'Estaing veut une France moderne. Une France propre. Le temps des arrangements dans l'entresol appartient au vieux monde. Nous sommes en 1974. La France veut de la transparence.

Vauquelin se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Le ciel de Paris était bas, d'un gris d'étain qui se reflétait sur le fleuve. C'était un automne précoce, celui de la fin des Trente Glorieuses.

— Le Fisc a épluché vos comptes, Claude. La facture s'élève à onze millions de francs. C'est le prix de votre existence de luxe. Nous avons aussi retrouvé les registres d'Angers. Fernande Grudet n'a jamais été à Ravensbrück. Elle était simplement une fille de rien qui avait faim.

Le coup fut porté avec une précision militaire. L'imposture originelle, le secret qu'elle avait enfoui sous des couches de soie, venait d'être étalé sur ce bureau de bois blanc. Ses yeux brûlaient, mais elle avait depuis longtemps tari la source de ses larmes pour ne pas abîmer son fard.

— Ma biographie m'appartient, Monsieur. Si je tombe, je donnerai les noms. Les photos que mes filles ont prises au petit matin.

Vauquelin rit doucement.

— Qui vous écouterait ? Une proxénète aux abois ? Vos « amis » sont déjà en train de brûler leurs carnets d'adresses. On ne sauve pas une commodité quand elle devient un passif. On la liquide.

Claude se leva. Le mouvement fut lent, majestueux malgré l'humiliation. Le fermoir de son sac fit un clic sec, une ponctuation définitive. Elle sortit sans un mot. Le couloir de la Préfecture lui parut interminable. Elle marchait comme une reine vers son exécution, le menton haut, laissant derrière elle un sillage de nostalgie et de défaite.

En sortant sur le quai des Orfèvres, l'air froid du soir la saisit. Elle monta à l'arrière de sa limousine noire.

— Rue de Marignan, Georges. Rentrons.

Elle savait que les téléphones à cadran allaient rester muets. Elle n'était plus l'architecte du système, mais elle en connaissait les moindres failles. Si elle devait être le bouc émissaire, elle s'assurerait que les cornes de la bête déchirent les mains de ceux qui s'apprêtaient à l'égorger.

Lorsqu'elle poussa la porte du numéro 32, l'odeur de lys l'accueillit. C'était son royaume pour quelques heures encore. Elle se dirigea vers le téléphone et composa un numéro de mémoire.

— Allô ? Jean-Pierre ? C'est Claude.

À l'autre bout du fil, un silence de cathédrale profanée. Puis, le bruit sec d'une communication coupée. Elle reposa le combiné. Sa main ne tremblait plus. Elle se dirigea vers la cheminée en marbre noir.

Elle ouvrit le panneau dissimulant ses fiches. Elle prit la première. Le feu devait dévorer le rythme de sa chute. Une fiche. Le papier brunit. Une autre. Les flammes léchaient les noms des ministres, des ambassadeurs, des capitaines d'industrie. Le feu dévorait. Les secrets s'envolaient en cendres grises. Elle travaillait vite, le geste sec. Seule une petite enveloppe kraft, contenant les noms des "modernes", fut épargnée et glissée dans son sac.

Le murmure métallique de l'ascenseur Otis rompit le silence. Ce n'était pas le pas d'un client. C'était le pas de l'inventaire. On frappa.

Vauquelin entra, accompagné de deux adjoints en tergal gris. Ils commencèrent immédiatement à coller des étiquettes numérotées sur les meubles. Le numéro 42 sur le secrétaire Mazarin. Le numéro 18 sur le vase de Sèvres.

— C'est fini, Claude, dit l'Inspecteur. On saisit tout.

Elle se dirigea vers la porte. Dans le hall, son concierge, qu'elle avait tant gratifié, détourna brusquement les yeux. C'était la trahison finale de ceux qu'elle pensait avoir achetés. Sur le trottoir, la DS noire de la police l'attendait.

— Une dernière chose, Claude, dit Vauquelin avant qu'elle ne monte. Le nouveau pouvoir veut que vous sachiez que la France n'est plus une maison close.

Claude le regarda avec une autorité tranquille.

— Vous faites erreur, Inspecteur. La France est plus que jamais une maison close. Vous avez simplement décidé de supprimer les rideaux de velours. Le jour sera beaucoup plus cruel pour vos maîtres que ne l'était mon obscurité.

La portière claqua avec un bruit de coffre-fort. La voiture s'éloigna dans le trafic parisien, emportant Fernande Grudet vers l'oubli, tandis que l'odeur du \*Mitsouko\* s'accrochait encore, tenace et invisible, aux boiseries de la rue de Marignan.

# Chapitre 8

## L'Audit du Vice

Le huitième coup de l'horloge Cartier ne s'était pas encore éteint quand le carillon de l'entrée déchira le silence ouaté de l'appartement. Ce n'était pas la sonnerie discrète d'un visiteur craignant d'être reconnu, mais un appel long, autoritaire, une sommation de métal brut.

Claude ne sursauta pas. Dans sa chambre, enveloppée dans une soie écrue qui glissait sur sa peau avec la précision d'un fourreau de coupe, elle reposa sa tasse de porcelaine. L'arôme du thé Earl Grey se mêlait à celui, plus capiteux, du Mitsouko. Ce parfum était son armure.

— Henriette, ouvrez.

Sa voix était blanche. Dans le miroir de la coiffeuse, ses yeux n'étaient plus les éclats de verre d'autrefois, mais deux colonnes de chiffres que l'on ne peut pas falsifier. Elle ne voyait plus son salon, elle en faisait l'inventaire.

Le hall d'entrée vit s'engouffrer la réalité crue des années Giscard. Ils étaient quatre. Trois hommes en complets gris et l'Inspecteur Morel, un homme sec dont le regard semblait déjà soustraire la valeur des meubles à sa dette globale. Morel ne portait pas de gants. Ses mains étaient nues, tachées d'encre, des mains de scribe habituées à la poussière des dossiers.

— Madame Fernande Grudet ?

Le nom tomba comme une erreur d'écriture. Claude apparut au seuil du salon, une

cigarette au bout de ses longs doigts.

— Ici, on m'appelle Claude, dit-elle. Et vous êtes en avance pour le thé.

Morel ne sourit pas. Il sortit une liasse de documents frappés du sceau de la Direction Générale des Impôts. Le papier était de mauvaise qualité, une texture de bureaucrate qui jurait avec le velours des murs.

— Commission de vérification, Madame. Nous avons un mandat de saisie conservatoire. Tous vos avoirs, comptes et biens meubles sont gelés.

L'appartement de la rue de Marignan sembla soudain rétrécir. Les adjoints commencèrent à circuler sans cette déférence que Claude exigeait de ses « gendres ». Ils ne palpaient pas les objets pour leur beauté, mais pour leur poids fiduciaire. Un homme s'arrêta devant le bureau en marqueterie de Boulle. Il sortit un tampon encreur. Le cliquetis métallique résonna comme un couperet. Un carré de papier bleu, visqueux de colle, fut apposé sur le bois précieux.

— Ce vase de Sèvres, offert par le Shah, n'est plus qu'une ligne sur un bordereau de saisie, Monsieur l'Inspecteur, observa Claude.

La cendre de sa cigarette tomba sur le tapis d'Aubusson. Elle ne fit pas un geste pour l'écraser.

— Votre train de vie est une insulte à l'arithmétique, répliqua Morel. Vos revenus déclarés ne couvriraient pas le prix des fleurs de ce salon.

Claude se dirigea vers le téléphone à cadran, son sceptre de plastique noir. Elle devait appeler « Le Grand » ou Jean-Pierre. Elle connaissait la courbure de leur échine, elle possédait la République dans ses carnets de cuir.

— Je dois passer un appel.

— Le téléphone est saisi, Madame, dit Morel d'une voix monocorde.

— Ne soyez pas ridicule. Si j'appelle l'Intérieur, vous finirez à la surveillance des parkings de province avant midi.

Elle décrocha. Le disque tourna avec son cliquetis familier, une musique de précision qui, d'ordinaire, lui apportait la solution à tout. Elle composa le numéro privé de la Place Beauvau. Un bip sonore. Long. Désespéré.

— Allô ? Jean-Pierre ? C'est Claude.

Silence à l'autre bout. Puis une voix de secrétaire, glaciale.

— Monsieur le Ministre ne prendra aucun appel de cette nature. Ne rappelez plus.

Le signal de fin de communication retentit. Un cri mécanique qui soulignait le vide. Claude reposa le combiné. Morel fit un signe à son adjoint qui, d'un coup de pince net, trancha le cordon. Le cadran se tut. Le silence qui suivit fut terrifiant.

— Vous ne pouvez pas m'acheter, Madame, dit Morel en ajustant ses lunettes. Votre monnaie n'a plus cours. Ceux qui vous protégeaient hier ont aujourd'hui pour consigne de vous effacer. Vous êtes une trace de rouge à lèvres sur un dossier propre. On gomme.

— J'ai des noms, Monsieur Morel. Des noms qui pourraient faire tomber ce gouvernement en une après-midi.

— Personne ne croit plus aux histoires des courtisanes déchues. On dira que vous avez tout inventé pour masquer vos détournements. Votre passé, votre noblesse

imaginaire... Tout cela va être passé au crible de la vérité fiscale. Et la vérité fiscale est dépourvue de romanesque.

Claude vit les hommes pénétrer dans son sanctuaire, sa chambre. Ses robes de haute couture, ces armures de soie qui avaient séduit des rois, furent jetées sur le lit comme de vulgaires dépouilles. Elle comprit que l'audit portait sur son existence tout entière.

— Sortez, dit-elle soudain.

— Nous n'avons pas fini l'inventaire des chaussures, objecta un subalterne.

— Sortez tous ! hurla-t-elle, et pour la première fois, la voix de la petite Fernande d'Angers perça sous le vernis.

Morel fit un signe. Ses hommes ramassèrent leurs tampons.

— Nous reviendrons demain pour le gros mobilier. Ne tentez pas de faire sortir quoi que ce soit. Vous logez ici par simple tolérance administrative.

La porte claqua. Claude resta immobile. L'odeur de Mitsouko était désormais dominée par celle de l'encre grasse. Elle n'était plus qu'une locataire du vide. Elle prit son sac Kelly, y glissa une dernière parure oubliée et quitta l'appartement sans un regard pour les étiquettes bleues.

Elle se rendit au Plaza Athénée. Elle avait besoin de retrouver l'éclat des lustres pour se persuader qu'elle existait encore. Au bar, elle reconnut un haut magistrat, un habitué de ses escapades de Deauville. Elle chercha son regard. L'homme croisa ses yeux, puis, avec une lenteur calculée, détourna la tête pour parler à son voisin. C'était un effacement social, une exécution sans bruit.

Claude comprit alors que ce n'était pas une enquête, mais une purge. Elle était la

scorie d'un système qui ne s'assumait plus. Elle quitta l'hôtel et héla un taxi. Elle ne retourna pas rue de Marignan pour pleurer, mais pour achever sa dernière couture.

Tavernier l'attendait devant l'immeuble. Le journaliste du \*Canard\* avait l'air d'avoir faim. Elle l'emmena dans le petit bar d'angle, loin des oreilles de la police qui montait la garde devant sa porte. Elle s'installa, droite, impériale dans sa déchéance.

— Vous avez dit au téléphone que vous vouliez liquider les comptes, Madame Claude.

Elle sortit de son sac le carnet rouge. L'objet pesait le poids d'une tête coupée. Elle le fit glisser sur la table avec un sifflement de soie.

— Ce que vous tenez là est l'anatomie de la République, Tavernier. Lisez la page 14. Ce ministre qui prône aujourd'hui la morale passait ses nuits à genoux devant une fille de dix-neuf ans que je lui fournissais.

Tavernier feuilleta l'objet, le visage blême.

— Si je publie ça, le gouvernement ne s'en remettra pas.

— Le gouvernement change de peau, Tavernier. Mais je veux qu'ils sentent la morsure. Ils ont pris mes meubles, ils ont pris mes murs, mais ils ont oublié que je suis la seule à posséder la combinaison du coffre. Et la combinaison, c'est ce carnet.

Elle se leva. Le mouvement était fluide, sans une hésitation.

— Racontez tout. Dites-leur que Fernande Grudet n'a jamais été une maquerelle, mais l'archiviste de leurs vices.

Elle laissa Tavernier avec ses bombes de papier et sortit dans la nuit parisienne. L'air

était vif. Elle monta dans un taxi, loin de la rue de Marignan. Elle regarda la ville défiler, cette ville qu'elle avait tenue dans le creux de sa main et qui l'expulsait aujourd'hui comme un corps étranger. Elle esquaissa un sourire de marbre. La Reine était détrônée, ses comptes étaient audités, mais elle venait de signer son ultime point de croix, brodé directement sur le linceul de leurs carrières. Elle n'était plus Claude, elle n'était plus Fernande. Elle était le secret que la France ne pourrait jamais plus oublier.

# Chapitre 9

## L'Hiver de la Courtisane

Le silence dans l'appartement de la rue de Marignan n'était plus celui, feutré et complice, des années de gloire. C'était un silence de glace pilée, un vide qui se refermait sur les meubles de style Louis XV et les tapis d'Aubusson comme une chape de plomb. Claude, assise devant son secrétaire en laque de Chine, ne bougeait pas. Elle portait un tailleur Dior d'un gris d'orage, les épaules droites, la nuque raide. Dans l'air flottait l'odeur de son parfum, le Mitsouko, dont les notes de mousse de chêne et de pêche semblaient aujourd'hui plus amères.

Elle regardait le téléphone à cadran. Un objet de bakélite noire, inerte. Depuis quarante-huit heures, la sonnerie ne retentissait plus avec l'urgence familière des ministres en déroute ou des capitaines d'industrie en quête d'oubli. Elle savait pourquoi. Dans la rue, une DS noire stationnait à l'angle, immuable, vestige d'une époque où l'ombre protégeait encore ses occupants. Mais le nouveau pouvoir, celui de l'Élysée de 1974, ne s'encomrait plus des délicatesses de la vieille garde gaulliste. On ne négociait plus dans le secret des alcôves ; on étranglait sous la lumière crue des projecteurs administratifs.

Claude ouvrit un tiroir secret. Elle en sortit un carnet de cuir de Cordoue, les tranches dorées. C'était son arsenal. À l'intérieur, des noms, des dates, des préférences qui auraient pu faire vaciller la République en un après-midi. Elle tourna les pages lentement. Le Ministre de l'Équipement qui ne se sentait exister que dans l'humiliation, agenouillé sur le carrelage d'une salle de bains ; l'Ambassadeur dont la passion pour les très jeunes filles n'avait d'égale que sa terreur d'être découvert. Elle les avait tous possédés. Non par le sexe — simple transaction de fluides — mais par la connaissance exacte de leur faille. Elle n'avait jamais aimé aucun de ces hommes.

L'amour était une variable incontrôlable, une erreur tactique monumentale qu'elle laissait aux débutantes.

Un bruit de pas dans le couloir la fit tressaillir. C'était un pas léger, trop familier.

— Josiane ? appela-t-elle sans se retourner.

La porte s'ouvrit. Josiane entra, son assistante, celle qu'elle avait formée au silence absolu. La jeune femme tenait un plateau d'argent avec un café fumant, mais le cliquetis de la porcelaine contre le métal trahissait la faille.

— Il fait froid ici, Madame, dit Josiane d'une voix blanche. Je devrais monter le chauffage.

Claude ferma le carnet de cuir avec une lenteur calculée. Elle se tourna vers la jeune femme. Ses yeux, d'un bleu d'acier, fouillèrent le visage de son assistante.

— Le chauffage n'y changera rien, Josiane. C'est la saison qui veut ça. L'hiver arrive toujours pour ceux qui ne savent pas se couvrir à temps. Pourquoi l'avez-vous fait ?

Josiane posa le plateau sur une console. Elle ne répondit pas immédiatement. Elle lissa sa jupe de laine.

— Ils sont venus me voir, Madame. À mon domicile. Ils savaient tout. Mon frère, ses dettes de jeu... Ils m'ont dit que vous étiez finie. Que Giscard voulait faire place nette.

— Et vous avez pensé qu'en leur livrant les agendas, vous seriez épargnée. Une erreur classique. On ne traite pas avec les loups en espérant qu'ils se contenteront d'un seul agneau. Sortez, Josiane. Allez les rejoindre. Mais n'oubliez pas une chose : les secrets que vous leur avez donnés sont des bombes. Et celui qui tient la bombe finit

souvent par exploser avec elle.

Josiane s'enfuit. Le bruit de ses talons s'estompa, puis la porte d'entrée claqua. Un silence plus dense encore retomba sur l'appartement. Claude se leva. Elle n'avait aucune colère, seulement une immense lassitude, celle du stratège qui voit son flanc s'effondrer à cause d'une sentinelle endormie.

Le bruit de l'ascenseur monta des profondeurs de l'immeuble. Elle se dirigea vers le grand salon. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le tapis d'Aubusson. Elle s'arrêta devant un tableau de Renoir, des femmes aux joues roses cueillant des fleurs sous un soleil éternel. Un contraste insultant avec le gris ferreux de sa propre existence. Elle atteignit la fenêtre et écarta le rideau de soie sauvage. En bas, deux hommes en trench-coat sortaient d'une Peugeot 504. Ils n'avaient pas l'allure de policiers de la Mondaine, ces hommes avec qui elle partageait le champagne. Ceux-là avaient la raideur des technocrates du chiffre, la froideur des exécuteurs de la nouvelle morale.

La sonnette retentit. Deux coups brefs. Professionnels.

Claude ne se précipita pas. Elle réajusta une mèche de cheveux dans le miroir de l'entrée, lissa les revers de sa veste Dior. Elle n'offrirait pas au Fisc le spectacle d'une femme brisée. Elle ouvrit la porte.

L'Inspecteur était là, flanqué de ses adjoints. Il ne retira pas son chapeau tout de suite, observant la magnificence du lieu avec un mépris de comptable.

— Madame Fernande Grudet ? demanda-t-il d'une voix dépourvue d'émotion.

Claude eut un léger sourire, un pli d'amertume au coin des lèvres.

— Ici, Monsieur, on ne connaît que Madame Claude. Entrez. Je n'aime pas que l'on traîne sur le palier. Cela fait mauvais genre.

L'Inspecteur entra. Il sortit un document de sa serviette.

— Nous avons un mandat de perquisition. Vos relations de haut rang ne peuvent plus rien pour vous, Madame. Le temps des arrangements est révolu.

— Le temps des arrangements ne finit jamais, Monsieur l'Inspecteur. Il change simplement de bénéficiaires. Vous ne venez pas chercher la justice, vous venez chercher les noms qui gênent votre nouveau maître.

L'Inspecteur ne répondit pas. Il fit un signe à ses adjoints qui commencèrent immédiatement à fouiller la bibliothèque. Le bruit des tiroirs que l'on force emplit l'espace. Claude s'assit dans un fauteuil Bergère, croisant les jambes. Elle voyait les visages de toutes les filles qu'elle avait « lancées ». Elle avait été la gardienne d'un temple de désirs secrets, et elle réalisait maintenant que le temple flottait sur un océan de compromissions.

L'un des hommes trouva le carnet de cuir de Cordoue dans le secrétaire. Il le tendit à l'Inspecteur avec un air de triomphe. L'homme feuilleta les premières pages, ses yeux s'agrandissant légèrement derrière ses verres.

— Ceci est désormais propriété de l'État, dit-il.

— L'État a toujours aimé collectionner les vices des autres. C'est sa seule manière de se sentir vertueux.

Elle se leva. Elle savait que l'entretien touchait à sa fin. Ils n'allaient pas l'arrêter ce soir, ils allaient d'abord la dépouiller, l'isoler, la laisser macérer dans sa propre solitude. Elle se retira dans sa chambre pour prendre son sac, ne jetant pas un regard en arrière. Elle s'enferma à clé un instant, observant ses flacons de parfum. Mitsouko brillait dans le crépuscule comme un joyau empoisonné.

Elle ressortit, traversa le salon dévasté et descendit vers la rue. La Peugeot 504 l'attendait, portière ouverte. C'était une gueule d'acier prête à l'engloutir. Claude s'assit à l'arrière. L'Inspecteur prit place à côté du chauffeur. La voiture s'élança sur le pavé, s'éloignant du triangle d'or pour rejoindre les quais de la Seine, là où l'on traite les affaires qui ne doivent pas faire de bruit.

Le trajet se fit dans un silence total. Claude fixait le pont de l'Alma. Elle se remémora le visage d'un ministre qui, trois mois plus tôt, lui jurait une protection éternelle. L'éternité politique ne durait jamais plus d'une saison. La voiture s'arrêta devant le bâtiment de pierre grise de la Brigade Mondaine. On la fit descendre. Le vent lui fouetta le visage, emportant les dernières effluves de son parfum. Elle entra dans le bâtiment, escortée comme une reine déchue.

On l'installa dans un bureau exigü. Une table en bois verni, deux chaises, une lampe dont l'abat-jour était fêlé. L'Inspecteur s'assit en face d'elle. Il posa le registre noir sur la table.

— Commençons par le début, Fernande, dit-il en ouvrant la première page. Parlez-moi de vos relations avec le SDECE. Parlez-moi des écoutes.

Claude croisa les jambes avec une élégance souveraine. Elle sortit une cigarette de son étui en argent, l'alluma. Elle souffla la fumée vers le plafond, observant les volutes bleutées qui dansaient dans la lumière crue du néon.

— Vous faites erreur, Monsieur, répondit-elle d'une voix posée. Je n'ai jamais corrompu l'État. Je l'ai simplement servi en lui offrant ce qu'il désirait le plus : la connaissance de sa propre faiblesse.

L'Inspecteur empoigna son stylo. La déposition commença. Claude reprit une bouffée de tabac, ferma les yeux un instant, et revit l'image de son appartement désormais

vide. Elle n'avait plus de royaume, mais elle avait le verbe. Elle fixa l'homme en face d'elle, un sourire glacial aux lèvres.

— Je vous écoute. Par où voulez-vous que je commence ? Par le ministre qui aimait les uniformes, ou par le banquier qui voulait qu'on l'appelle "Petit Chien" ?

# Chapitre 10

## L'Ultime Sacrifice

L'air du salon de la rue de Marignan était devenu irrespirable. Ce n'était pas seulement l'âcre fumée des Gitanes de l'inspecteur Varin, mais l'odeur même d'un règne qui s'achevait : un mélange de vieux papier, de cuir de Russie calciné et de cette poussière froide qui retombe quand les secrets cessent d'être un pouvoir pour devenir une menace.

Claude se tenait droite devant la cheminée en marbre de Carrare. Elle portait un ensemble Chanel de laine bouclée bleu marine, boutonné jusqu'au cou comme une armure. Ses mains, impeccablement manucurées, ne tremblaient pas alors qu'elle jetait un dossier en cuir souple dans l'âtre. C'était le dossier d'un sous-secrétaire d'État à l'Intérieur.

— Vous détruisez le patrimoine de la République, Madame, dit Varin d'une voix monocorde.

Il était assis dans un fauteuil Louis XV, ses jambes croisées révélant des chaussettes en fil d'Écosse d'un gris administratif. Il était le visage de ce nouveau septennat : technique, froid, dénué de la nostalgie virile des anciens de la France Libre. Pour lui, Claude n'était pas une alliée du secret, mais une irrégularité comptable qu'il fallait solder.

— Le patrimoine de la République, Monsieur l'Inspecteur, a souvent dormi dans les draps de mes filles, répondit-elle sans se retourner. Ce que je brûle, c'est de la discrétion. Une denrée que votre nouveau maître semble mépriser. Il veut du propre ? Je lui offre le vide.

Elle regarda le cuir se recroqueviller dans les flammes avant de s'embraser dans un souffle bleuâtre. Les noms, les dates, les préférences anatomiques d'un homme qui décidait du sort des préfectures ne devinrent qu'une volute de carbone. Elle se tourna enfin. Son visage n'avait plus la superbe des années Pompidou ; sous la lumière crue du lustre, ses traits accusaient une fixité marmoréenne que le feu ne parvenait pas à réchauffer.

— Le fisc est un merveilleux prétexte, reprit-elle en s'approchant de son bureau en acajou. On m'accuse de ne pas avoir déclaré des revenus que l'État lui-même me versait pour prix de mes silences. C'est une avance sur les rancunes du Trésor, n'est-ce pas ? Giscard veut que Paris ressemble à une clinique suisse. Mais une clinique a toujours une salle de dissection.

Varin sortit un carnet.

— Les temps changent. Nous voulons la liste des intermédiaires pour les contrats de l'armement au Moyen-Orient. C'est le prix de votre tranquillité. Si vous nous donnez le dossier « Orion », nous classerons les enquêtes sur vos filles.

Claude laissa échapper un rire bref, sec comme un coup de ciseau dans de la soie. Elle ouvrit un tiroir secret de son secrétaire. Elle n'en sortit pas un dossier, mais une petite photographie en noir et blanc, écornée. Une enfant dans une cour boueuse, à Angers. Pendant une seconde, son pouce caressa le papier avec une nervosité contenue, un geste de petite fille perdue qui jurait avec son tailleur de luxe. Puis, d'un geste délibéré, elle la lâcha dans les braises. Fernande disparaissait. Il ne restait que Claude, la Reine de Marignan, prête à négocier sa chute.

— Voici le marché, Varin. Je vous donne Orion. Les comptes numérotés, les noms des porteurs de valises, les rendez-vous pris ici même pour le financement de la campagne de 1974. C'est votre ticket pour un bureau avec vue sur la Seine. En échange, vous brûlez mon dossier fiscal. Vous oubliez les pénalités et vous me laissez

m'effacer.

Varin hésita, l'avidité perçant enfin sous son masque de bureaucrate.

— Comment savoir si vous ne gardez pas une copie ?

Claude s'approcha de lui, si près qu'il put sentir son parfum, le Mitsouko, cette odeur de sous-bois et de mousse de chêne qu'elle portait comme une sentence.

— Parce que je n'ai plus besoin de preuves. Ma mémoire est mon archive. Mais si vous tentez de me traîner devant un tribunal comme une vulgaire tenancière, je parlerai. Et je ne parlerai pas à un inspecteur. Je parlerai à l'Histoire. Et croyez-moi, l'Histoire a l'oreille très fine quand on lui raconte des histoires de cul et d'argent.

Le silence retomba. Varin ramassa l'enveloppe de soie qu'elle lui tendait. Il la glissa contre son cœur, sous sa veste.

— Deux heures, Claude. Pas une minute de plus. Si vous êtes encore là à l'aube, les loups seront lâchés.

Lorsque la porte se referma, le luxe de l'appartement parut soudain fané. Claude ne prit qu'un sac de voyage Hermès. Elle y jeta ses bijoux et son passeport. Elle ne regarda pas en arrière.

Dehors, la DS noire l'attendait.

— Orly, Georges. Et ne traînez pas.

La voiture s'arracha au pavé mouillé. Paris défilait, une ville de verre et de fer qui ne lui appartenait plus. Le trajet fut une accélération cardiaque. Elle voyait défiler les Champs-Élysées, les boutiques de luxe, tout ce périmètre qu'elle avait régenté. Le rythme du moteur semblait scander l'urgence. Elle se sentait nue, dépouillée de son réseau, réduite à cette identité de Fernande Grudet qu'elle avait tant fui.

À l'aéroport, l'ambiance était clinique. Le cliquetis des panneaux d'affichage

marquait la fin du temps. Elle se dirigea vers le comptoir de la Pan Am.

— Votre passeport, Madame ?

— Madame Grudet, répondit-elle.

Elle s'installa dans le salon de première classe, une coupe de champagne à la main.

Soudain, une ombre se projeta sur sa table. Varin était là, debout. Il n'avait pas dormi.

— On a fouillé les cendres de la rue de Marignan, dit-il d'une voix basse. Le dernier carton que vous avez brûlé devant moi, celui que vous disiez être la fiche « Élysée »... Il n'y avait rien dessus. C'était du bristol vierge. Vous avez bluffé jusqu'au bout.

Claude porta la coupe à ses lèvres. Un sourire imperceptible étira ses traits.

— Le vide est la menace la plus efficace, Inspecteur. En ne vous donnant rien, je vous ai donné tous les noms. Vous allez passer les dix prochaines années à vous demander qui j'ai protégé. C'est mon cadeau de départ à la République.

L'appel pour l'embarquement retentit. Elle se leva, lissa sa jupe et ajusta son sac. Elle traversa le tunnel menant à l'appareil sans un regard pour l'homme resté sur le parquet de linoléum.

Une fois installée, elle sentit la poussée des réacteurs. L'avion arracha sa masse au sol. Sous elle, la France devint une abstraction de lumières vacillantes. Elle ferma les yeux. Elle n'avait plus d'empire, plus de cygnes, plus d'alcôves. Elle n'avait que ce ciel immense et le secret absolu de son dernier mensonge. La liberté était un luxe coûteux, et elle venait d'en payer le prix fort : le néant. Elle savoura l'amertume du champagne. Le prix était juste. Elle n'avait jamais aimé les soldes.

# Chapitre 11

## Le Procès du Silence

Le bois du banc était d'un chêne trop dur, une insulte délibérée à la soie de son tailleur Marc Bohan. Dans la 17e chambre correctionnelle, l'air avait le goût de la poussière froide et du papier jauni. Claude ne bougeait pas. Elle était un trait de fusain impeccablement tracé au milieu du gris délavé des hommes de loi. Ses mains, gantées de peau de Suède gris perle, reposaient sur ses genoux. À son poignet, le tic-tac d'une Cartier Tank marquait la fin d'une époque.

Le président de la chambre commença la lecture du délibéré. Sa voix était monocorde, dépourvue de l'emphase qu'il aurait mise pour un crime de sang. Ici, on ne jugeait pas le vice — le Palais savait trop bien ce qu'il rapportait à la paix sociale — on jugeait l'insolence comptable.

« Attendu que Fernande Grudet, dite Claude... »

Le nom flotta comme une offense. Fernande. Le prénom de la gamine d'Angers, de celle qui avait gratté la terre. Claude ferma imperceptiblement les paupières. Ce nom était une dépouille enterrée sous des kilomètres de câbles téléphoniques. L'entendre jeté aux greffiers était la première morsure.

Le juge égrenait les chiffres : onze millions avec les pénalités, la confiscation des biens, le retrait du passeport. C'était une exécution budgétaire. On ne la jetait pas au cachot — on n'enferme pas la femme qui connaît la peinture de chaussure de la moitié du gouvernement — mais on la dépouillait de son armure. Claude se leva. Le froissement de sa jupe fut le seul son dans la salle. Elle fixa le buste de Marianne, dont la froideur de plâtre égalait la sienne.

En sortant, le vent de novembre lui fouetta le visage. Les flashes des photographes crépitérent, cherchant une faille. Ils ne trouvèrent qu'un masque de marbre. Elle monta dans la DS noire. Le chauffeur ferma la portière avec ce son mat qui est le luxe ultime : le silence des autres.

Rue de Marignan, l'appartement était un mausolée. L'odeur du Mitsouko y était si imprégnée qu'elle semblait sourdre des murs. Claude s'assit à son bureau de galuchat. Devant elle, le téléphone à cadran se taisait. Depuis l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, l'époque n'était plus au gaullisme de papa, aux arrangements de couloir entre deux nuages de tabac brun. Le nouveau pouvoir portait des costumes cintrés et parlait de « modernité ». Ils voulaient une France propre, ou du moins son illusion.

L'Inspecteur l'attendait près de la fenêtre. Son visage semblait sculpté dans du savon gris. Il représentait la permanence de l'ombre qui ne change jamais, quel que soit le locataire de l'Élysée.

— Vous avez perdu votre éclat, Claude, dit-il. La République n'aime plus les bijoux trop voyants.

— La République a surtout changé de joaillier, répliqua-t-elle. Vous venez pour l'inventaire ? Ou pour vous assurer que je ne saute pas par la fenêtre avec vos petits secrets ?

L'Inspecteur esquissa un sourire froid.

— On ne saute pas par la fenêtre quand on possède autant de dossiers. Le ministre veut montrer que l'ordre règne. Partez. Disparaissez de la vue du public. Le nouveau monde ne veut plus de votre visage de madone des alcôves.

— Et mes filles ?

— Elles voleront vers d'autres nids. On ne remplace pas le besoin, on change juste le fournisseur.

Claude se sentit soudain d'une lassitude immense. Elle n'avait été qu'une membrane nécessaire pour séparer la respectabilité de la pulsion.

— Vous pensez m'avoir tout pris, dit-elle. Mais l'encre de vos rapports s'efface. La mémoire des hommes de pouvoir, elle, est une plaie qui ne guérit jamais.

Elle commença ses bagages avec une précision chirurgicale. Pas de surplus : de la soie, du cachemire, quelques bijoux dissimulés dans les doublures. Dans un tiroir secret, elle saisit trois microfilms et ses carnets de cuir. Le secret est la seule aristocratie qui reste aux parvenus. Elle n'avait plus besoin de citer le poète qui lui avait murmuré cette phrase pour en connaître la vérité.

Le trajet vers l'aéroport fut un défilé de néons et de banlieues grises. À Orly, elle ne se retourna pas. Elle sentait le poids des microfilms contre sa poitrine. C'était tout ce dont elle avait besoin pour reconstruire un empire.

Le vol vers Los Angeles fut une extraction. L'air pressurisé de la première classe avait ce goût de métal qui seyait à sa nouvelle condition. En dessous, l'Atlantique. Devant, cet horizon américain dont la clarté crue différait tant de la pénombre feutrée de Paris.

Elle débarqua dans une explosion de lumière. Los Angeles était un monde de béton blanc et de verre fumé, une modernité brutale où tout semblait destiné à être brûlé par le soleil. Sa nouvelle villa à Beverly Hills était un cube suspendu au-dessus des collines. Elle y fit installer trois lignes de téléphone directes. Le cliquetis des cadrans recommença à rythmer ses journées. Elle ne vendait plus de corps, elle vendait de l'absence.

Un soir, le téléphone sonna. Une voix d'homme, française, l'accent gommé par une éducation de haut vol : un ancien de la Piscine.

— On dit que vous avez emporté les agendas bleus, Claude. Certains noms pourraient gêner le nouveau Château.

— J'ai emporté bien plus que des dates. J'ai emporté des bruits de fermeture Éclair et des soupirs de honte. Dites-leur que s'ils continuent à harceler mes filles restées à Paris, je deviendrai archiviste.

Elle raccrocha. Le pouvoir n'aimait pas le silence, il l'effrayait. Elle s'approcha de la baie vitrée. En bas, les lumières de la ville scintillaient comme des diamants jetés sur du velours noir. C'était une ville sans passé, une ville d'imposteurs. Elle s'y sentait enfin chez elle.

Le lendemain matin, un bouquet de lys blancs arriva à la villa. Il n'y avait pas de carte. Juste l'odeur entêtante de la fleur, celle que l'on dépose sur les tombes ou dans les chambres de noces. Claude sourit. Ils savaient où elle était. Ils avaient peur. Tout commençait enfin à rentrer dans l'ordre.

Elle prit un lys, en respira le parfum jusqu'à l'étourdissement, puis le jeta. Le temps des fleurs était passé. Celui de l'encre et du métal arrivait. Elle saisit le combiné et composa un numéro de Paris.

— C'est Claude, dit-elle simplement. Dites-leur que la Reine est en exil, mais que sa cour est toujours ouverte.

Elle sentit une paix profonde. Le monde pouvait bien porter des tailleurs-pantalons et parler de morale républicaine, il finirait toujours par s'agenouiller devant celle qui connaissait la couleur de ses draps. Claude éteignit la lumière. Seule restait l'odeur du lys. On ne tue pas un spectre, on ne fait que lui donner plus de place pour hanter les vivants. La Reine de Marignan était morte, vive la Reine de l'Ombre.

# Chapitre 12

## L'Exil sans Mémoire

L'appartement de la rue de Marignan ne respirait plus. L'air, autrefois saturé par l'assurance des puissants et les effluves de tabac anglais, n'était plus qu'un volume mort, hanté par l'odeur âcre du papier brûlé. Le cliquetis des téléphones à cadran, ce métronome qui avait rythmé la vie de la République pendant deux décennies, s'était tu. Il restait ce silence chirurgical, celui des salles d'opération après l'amputation.

Claude était debout près de la fenêtre. Sa silhouette, gainée dans un tailleur de crêpe noir dont la coupe interdisait toute faiblesse, se découpait contre le ciel gris de 1976. Elle ne regardait pas la rue. Elle observait le reflet de la pièce dans la vitre, ce décor de théâtre dont on démontait les cintres. Sur le bureau Louis XV, il ne restait qu'un cendrier en cristal, une boîte d'allumettes et son sac en crocodile, posé comme une arme chargée.

Derrière elle, le bruit des pas sur le parquet annonça l'Intrus. L'Inspecteur ne s'embarrassait plus de protocole. Il représentait le « changement », cette ère giscardienne qui se voulait propre et lisse, mais dont Claude connaissait chaque porosité. Il portait un costume gris de confection, l'uniforme de ceux qui n'ont pas de destin, seulement une fonction.

— Les scellés sont prêts, Madame, dit-il d'une voix dépourvue de texture.

Claude ne se retourna pas. Elle fixa l'homme dans le reflet. Il était le bras armé d'un Fisc qui ne cherchait pas l'argent, mais l'effacement.

— Vous arrivez tard, Monsieur l'Inspecteur. Les chiffres ont la mémoire courte

lorsqu'ils sont réduits en cendres.

L'homme s'approcha du bureau, effleurant le bois précieux d'un doigt ganté. Il cherchait la faille, le carnet de cuir, la liste de ses « Cygnes » et de leurs prédateurs. Il ignorait que Claude n'avait jamais rien écrit. Tout était là, derrière ce front haut, sous une coiffure impeccable qui ne laissait échapper aucune mèche, telle une forteresse de secrets.

— Vous croyez avoir gagné parce que vous partez, reprit-il. Mais vous partez sans rien. On a repris les bijoux, les appartements, les voitures. Vous n'êtes plus qu'une ombre que l'on chasse de la ville.

Claude pivota enfin. Son regard était d'une froideur minérale. Elle n'était plus Fernande Grudet, la fille d'Angers qui avait inventé son passé pour survivre à la boue ; elle était l'ordonnatrice des plaisirs d'État.

— Je ne pars pas, Monsieur l'Inspecteur. Je me déplace. La peur, elle, reste ici. Vous saisissez des meubles. Moi, j'ai possédé la vérité sur vos maîtres. Ce n'est pas le Fisc qui me chasse, c'est leur panique.

Elle ramassa son sac. À l'intérieur, une clé de coffre située à Zurich, dont le contenu ferait trembler l'Élysée si elle décidait de le libérer. C'était sa bombe à retardement. Elle traversa le salon, notant les cadres vides qui laissaient des traces sombres sur la tapisserie de soie. Arrivée sur le palier, elle s'arrêta. L'Inspecteur la suivait, pressé de fermer la porte sur cette France de l'ombre qu'il ne comprenait pas.

— Un dernier conseil, dit-elle sans le regarder. Dites à vos supérieurs que la mémoire d'une femme est plus profonde que les archives de la police. Je ne suis pas une proie. Je suis le poison qu'ils ont eux-mêmes instillé dans les veines de la République.

Elle descendit l'escalier, le bruit de ses talons résonnant comme des coups de feu sous

la voûte de pierre. En bas, une Mercedes noire l'attendait. Le chauffeur, un ancien de la « maison », n'osa pas croiser son regard. La voiture s'ébranla, quittant la rue de Marignan. Claude regarda Paris défiler par la vitre teintée : les cafés où ses filles attendaient autrefois le signal, les hôtels particuliers où se jouaient les destins du pétrole. On pouvait saisir les murs, on ne saisissait pas le souvenir d'une humiliation.

Le terminal d'Orly Ouest brillait sous les projecteurs, structure d'acier annonçant un avenir d'efficacité dont elle était l'architecte invisible. Au contrôle des passeports, le douanier examina le document : Fernande Grudet. Il leva les yeux vers la femme au regard d'acier, hésita, puis tamponna. Le pouvoir préférerait une légende en exil qu'une accusée à la barre.

Une fois installée dans la cabine de première classe du Boeing d'Air France, elle commanda un scotch, pur. Elle observa les bulles de condensation sur le cristal. La veille, elle avait passé son dernier appel non pas à un avocat, mais à un contact de la presse internationale. Elle lui livrerait juste assez de détails pour que l'Inspecteur comprenne qu'on ne déracine pas impunément une femme comme elle.

L'avion s'arracha au sol. Tandis que l'appareil transperçait la couche de nuages, Claude ouvrit son sac et en sortit une cigarette. Elle l'alluma avec un briquet en or. La fumée bleue se mêla à l'air conditionné. Elle ne pensait pas à la Californie, à ce soleil vulgaire qui l'attendait. Elle pensait à la pluie sur le pavé de Marignan.

À Paris, l'Inspecteur scellait la porte. Dans le salon vide, il ramassa un dernier objet oublié au fond d'un tiroir : un flacon de Mitsouko brisé. Le parfum s'était répandu sur le bois, une tache sombre et odorante qui refusait de s'évaporer. Il ne savait pas encore que cette odeur le poursuivrait longtemps. Il ne savait pas que, dans quelques heures, une dépêche tomberait, révélant l'existence de dossiers disparus et déclenchant une panique sourde dans les ministères.

L'atterrissage à Los Angeles fut un choc thermique. La lumière y était d'un blanc de

craie, chirurgicale. Claude s'engouffra dans une Lincoln Continental noire. Le chauffeur ne posa aucune question. Elle s'installa sur la banquette de cuir, sentant contre sa cuisse la morsure froide du fermoir de son sac.

— Le Beverly Wilshire, Madame ?

— Le Beverly Wilshire.

Sa voix était un scalpel. Précise, sans inflexion de regret. Elle regardait les palmiers défiler, silhouettes étrangères qui ne ressemblaient en rien aux marronniers du parc Monceau. L'exil n'était pas une défaite ; c'était la métamorphose finale. Elle laissait derrière elle Fernande et Claude pour devenir un mythe.

À Paris, l'Inspecteur quittait la rue de Marignan sous une pluie fine. Il comprit à cet instant que Claude ne serait jamais vraiment absente. Elle était devenue une ombre indispensable, un spectre dont le silence se paierait désormais au prix fort. Sur le trottoir d'en face, un kiosquier installait les premières éditions. En lettres capitales, le nom de « Claude » barrait la une, comme une balafre sur le visage de la France.

Dans sa suite du Beverly Wilshire, Claude ne défit pas ses bagages. Elle se servit un verre d'eau glacée et s'assit face à la baie vitrée. Le téléphone sonna, un cliquetis strident qui brisa le silence climatisé. Elle laissa l'appareil hurler. C'était Paris qui l'appelait déjà, les fantômes du passé cherchant à négocier un silence qu'elle n'avait plus l'intention de vendre.

Elle ferma les yeux. La Reine était partie, mais son ombre venait de s'étendre sur tout Paris, plus longue et plus noire que jamais. L'exil commençait, vide de mémoire pour les autres, mais brûlant de souvenirs pour elle. Elle était la Reine déchue, mais elle emportait sa couronne dans son sac en crocodile. Et cela, aucun inspecteur ne pourrait jamais le lui saisir.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Reine de Marignan"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)